

Les Forges du Saint-Maurice Au début était le fer...

Roch Samson

Numéro 70, automne 1996

Présence du fer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17162ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, R. (1996). Les Forges du Saint-Maurice : au début était le fer....
Continuité, (70), 23–25.

Les Forges du Saint-Maurice

Au début était le fer...



Créé en 1973, le lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice commémore les débuts de l'industrie sidérurgique canadienne. Il est situé sur la rivière Saint-Maurice, à mi-chemin entre Montréal et Québec, à quelques kilomètres au nord de la ville de Trois-Rivières. On y trouve un important centre d'interprétation, inauguré en 1985, qui abrite les vestiges du haut fourneau.

Photos : J. Beardsell

Les Forges du Saint-Maurice ont marqué
l'histoire du pays à titre de fournisseurs
de matériaux nécessaires
à son développement.

PAR ROCH SAMSON, ANTHROPOLOGUE ET HISTORIEN

En Nouvelle-France, l'exploitation du minerai de fer débute avec la fondation des Forges du Saint-Maurice en 1730. L'implantation des Forges accompagne celle de la construction navale royale, conformément au plan de l'intendant Gilles Hocquart qui prévoit doter la colonie d'équipements nécessaires au développement du commerce maritime. C'est dans ce contexte qu'un marchand de Montréal, François Poulin de Francheville, obtient du roi de France un

brevet d'exploitation des mines de fer de sa seigneurie de Saint-Maurice, dans le gouvernement de Trois-Rivières. Le modeste établissement de Francheville marque ainsi les débuts de l'industrie sidérurgique et donne naissance à la première communauté industrielle au Canada.

Bien que le principal motif de la mise sur pied des Forges soit la fourniture de fers de marine à la construction navale, il reste que pendant toute leur durée d'exploitation (1730-1883), les Forges vont répondre directement aux besoins matériels d'une colonie en développement. Cette complicité de l'entreprise avec l'histoire du pays est d'autant plus grande que les Forges seront pendant longtemps la seule industrie sidérurgique établie en terre canadienne. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'histoire des Forges du Saint-Maurice permet d'observer la construction du pays par la fenêtre du fournisseur de matériaux.

Sous le signe de la polyvalence

Les Forges ont été conçues sur le modèle d'une « usine à fers » du XVIII^e siècle composée d'un haut fourneau, où on transforme le minerai de fer en fonte sous forme de gueuses, et de deux forges ou chaufferies, où on affine la fonte en fer sous forme de barres, de tiges, de plaques ou d'autres objets forgés. Dans les premières années d'exploitation, la plus grande partie des fers de marine a été expédiée à l'Arsenal de Rochefort, en France, et au chantier naval royal de Québec. Les fers livrés à l'arsenal et aux magasins du roi étaient vendus à un prix inférieur au prix du marché français pour que la Compagnie des Forges rembourse ainsi les avances consenties par le roi lors de la construction de l'établissement.

Mais les Forges n'ont pas été qu'une usine à fers. L'histoire des opérations révèle en fait qu'elles ont toujours servi en même temps de fonderie. On sait, en effet, que dès la première étape du procédé de réduction du minerai, celle de la fonte, on peut déjà fabriquer des objets utiles au moyen de moules en sable ou en châssis. On produit ainsi, dès le début, des poêles, des marmites et des chaudrons. On fait aussi l'expérience de la fonte de petits canons mais sans que cela n'ait donné de suite. On a produit cependant de grandes quantités de munitions (boulets, bombes, grenades, mortiers, pétards) utilisées notamment lors de la guerre de Sept ans.

Après la Conquête, de nouveaux entrepreneurs intensifient la production d'objets en fonte au détriment du fer en barre. Cette production culmine au XIX^e siècle alors qu'on fabrique une très grande variété de produits en fonte moulée pour combler les besoins matériels des habitants. Les Forges fabriquent alors un grand nombre d'articles destinés au chauffage, à la préparation des aliments, à l'agriculture, à l'outillage, aux travaux publics et aux transports.

L'art de se distinguer

Les poêles des Forges ont alors une grande renommée. On les trouve largement répandus dans les demeures des habitants qui les apprécient pour leur robustesse et leur fiabilité. Malgré cela, l'entreprise subit la concurrence de fonderies étrangères puis locales qui n'hésitent pas à copier ses modèles pour pénétrer le marché colonial. L'entreprise s'adapte toutefois aux exigences du marché et recrute des mouleurs en Grande-Bretagne pour contrer la concurrence des produits importés. Ce sont ces *molders* britanniques, considérés comme de véritables artistes, qui vont implanter une tradition de moulage aux Forges du Saint-Maurice. C'est ainsi que, tout en misant sur la résistance reconnue de leurs produits, les Forges pourront vanter également leurs qualités esthétiques comme dans cette annonce parue dans *La Gazette de Québec* en juillet 1820 : « [...] la beauté des ouvrages a été beaucoup augmentée, surtout des ouvrages creux, qui pour la légèreté et l'élégance ne le céderont pas aux articles

Annonce parue dans *La Gazette de Québec* en 1784



St-Maurice, le 20 août 1784

On croit devoir informer le public qu'on fabrique actuellement aux Forges de St-Maurice, du fer en barre d'une qualité qui n'est nullement inférieure au meilleur importé d'Europe. Il est doux et pliant, fabriqué d'une

fonte grise provenant de la mine de l'endroit et non d'aucuns vieux fers ramassés sans choix. Outre le fer en barre, plat ou quarré, on peut en avoir de tout échantillon comme plaques de soc, manivelles pour les moulins à scie, tourillons, petits fers de moulins, ou autres espèces quelconques, en envoyant les dimensions.

On y fait aussi des enclumes et chenets de fonte; Poissonnières, Marmites, Culplats et chaudrons de toutes espèces de grandeur: Ces derniers propres pour l'usage des habitants pour faire du sucre, etc... On y vend des poêles coulés en plein sable aux prix suivants, scavoir:

N° 1	23 pouces	£ 2,6,8	ou	2 guinées
N° 2	29 pouces	£ 3,10	ou	3 ditto
N° 3	32 pouces	£ 4,5	ou	17 piastres
N° 4	36 et demi	£ 5	ou	20 piastres

N.B. Le dessus de chaque poêle est coulé entre deux sables. On offre à St-Maurice un avantage qu'on ne peut trouver ailleurs, qui est, que si une plaque pète, en la rapportant aux forges, on en rendra une neuve à la place. Le fer et les poêles se vendent à Québec, chez Mons. A. Proust, fils, à Montréal, chez M. Uriah Judah, près du Marché.

semblables manufacturés dans la Grande-Bretagne. Les poêles faits à St. Maurice sont reconnus pour être d'une qualité supérieure. »

À partir de 1850, dans le contexte du développement du réseau de chemins de fer, les Forges produisent pendant quelques années des roues de wagon. Mais voilà que la concurrence des fonderies s'intensifie et que la technologie même des Vieilles Forges accuse un retard de plus en plus grand devant les procédés de l'industrie sidérurgique moderne qui s'est implantée en Europe et en Amérique du Nord. En peu

de temps, les Forges abandonnent presque totalement leur rôle de manufacture ou de fonderie. Pendant 20 ans, elles fournissent de la fonte brute à la grande industrie montréalaise du rail et, en 1883, elles cessent définitivement les activités.

Depuis lors, les Forges du Saint-Maurice n'ont cessé de hanter la mémoire collective des Québécois et, en particulier, des Trifluviens. D'ailleurs, ceux-ci n'ont pas ménagé leurs efforts pour faire de ce haut lieu du patrimoine industriel canadien un lieu historique national du réseau de Parcs Canada. ◀

La sidérurgie ancienne en Mauricie

PAR ANDRÉ BÉRUBÉ, HISTORIEN

Les Forges de Batiscan (1798-1814)

Créées en 1798 à quelque 10 kilomètres de l'embouchure de la rivière Batiscan, les Forges de Batiscan se présentent comme une copie conforme de leurs rivales du Saint-Maurice. Comme le tout-puissant Matthew Bell, leurs principaux actionnaires sont marchands, seigneurs, politiciens, négociants en fourrures. Elles utilisent les mêmes techniques qu'aux Forges du Saint-Maurice, engagent les meilleurs ouvriers, produisent les mêmes objets, convoient les mêmes marchés... et affrontent elles aussi la concurrence féroce de la grande fonderie anglaise Carron. Elles pratiquent un marketing déterminé : après la victoire de Trafalgar, elles s'empressent de proposer à leurs clients un poêle à chauffer orné de l'effigie de l'amiral Nelson ! Écrasées sous les dettes, les Forges de Batiscan cessent toute production en 1814.

Les Forges Radnor (1853-1910)

Fondées en 1853 par les trifluviens Auguste Larue, marchand, Joseph-Édouard Turcotte, avocat, député et promoteur de la ligne de chemin de fer de la rive nord, ainsi que par le riche marchand de bois québécois, George Benson Hall, les Forges Radnor seront la seule entreprise sidérurgique trifluvienne à atteindre le XX^e siècle. Elles s'élevaient sur la rivière au Lard dans la paroisse de Saint-Maurice et le village auquel elles donnèrent naissance s'appelait... Fermont ! D'abord entreprise polyvalente, bien équipée en machines de toutes sortes — elles draguaient le minerai de fer du fond du lac à la Tortue et ont été les seules à posséder un laminoir pour fabriquer les fers plats et la tôle —, les Forges Radnor ajustèrent étroitement leur production à l'industrie ferroviaire. Elles furent victimes de faillites dues au sous-financement chronique, d'incendies, d'une crise économique mondiale et, finalement, en 1910, de la disparition des subsides gouvernementaux à la production de la fonte.

Les Forges de L'Islet (1856-1878)

Les Forges de L'Islet naquirent d'un regroupement d'entrepreneurs francophones apparentés, les Dupuis et les Robichon, dont les familles provenaient des Vieilles Forges. Ces entrepreneurs érigèrent un haut fourneau sur la rivière L'Islet, dans la paroisse de Mont-Carmel, afin d'approvisionner en fonte leur fonderie et leur manufacture de moulins à battre de Trois-Rivières. En 1871 s'élevait sur le site un petit village industriel qui comptait 42 familles. Le manque de capitaux provoqua la vente des Forges de L'Islet à John McDougall en 1863. En attendant la voie ferrée, McDougall

construisit un chemin sur lisses de bois de quelque six kilomètres pour acheminer les gueuses de fonte du haut fourneau à la rivière Saint-Maurice. Le haut fourneau s'éteignit définitivement en 1878, au plus fort d'une crise économique mondiale qui causa la mévente de la fonte.

Les Forges Saint-Joseph de Saint-Tite (1868-1892)

À peine sorti de la faillite des Forges Radnor, Auguste Larue fonde en 1868 une nouvelle entreprise sur la rivière Petite Mékinac Sud. Son bailleur de fonds est un avocat montréalais, Charles Bouthillier. Le haut fourneau des nouvelles Forges Saint-Joseph entre en production dès 1870. Son débouché principal sera les fonderies du Nouveau-Brunswick. En 1871, le village compte 31 édifices, dont 12 maisons ; 25 des 75 ouvriers embauchés par Larue travaillent sur le site du haut fourneau. Encore une fois, le manque de capitaux accule Larue à la faillite. En 1872, le haut fourneau et la maison de Larue brûlent. Des menaces auraient été proférées par des ouvriers mécontents... George Benson Hall acquiert alors ce qui reste des Forges Saint-Joseph et les riches terres à bois qui y sont rattachées. Malgré la promesse qu'il fit, il ne reconstruira pas cet établissement industriel. Les ruines du haut fourneau sont au cœur de Tavibois, domaine créé par M^{re} Albert Tessier.

Les Forges Grondin (1876-1881)

En 1876, Hyacinthe Grondin, de retour d'un séjour aux États-Unis au cours duquel il s'était initié au fonctionnement des hauts fourneaux, nourrit l'ambitieux projet de devenir promoteur industriel et sidérurgiste. Sur la foi d'une expertise préliminaire d'échantillons de minerai de fer, il crée la Compagnie des mines de fer de Saint-Boniface, dotée d'un capital de 25 000 \$, qu'elle ne réussira jamais à amasser. Ses actionnaires sont des ouvriers des filatures de la Nouvelle-Angleterre ainsi que des cultivateurs de la région. La plupart n'investissent pas d'argent proprement dit mais travaillent gratuitement à la construction du haut fourneau et des autres bâtiments. Après avoir produit 20 000 tonnes de fonte seulement, l'entreprise est mise en faillite en janvier 1879. Les difficultés de fonctionnement du haut fourneau sont à blâmer. Alexander Mills McDougall et Louis Dusseault des Vieilles Forges louent l'établissement en 1880 ; ils se heurtent aux mêmes difficultés techniques et connaissent à leur tour la faillite en 1881.

Pour en savoir davantage, consulter : René Hardy, *La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIX^e siècle*, Sainte-Foy, PUL, 1995, 305 p.